

le peuple le moins avancé dans la civilisation, le plus antipathique à tout ce qu'on appelle progrès et perfectionnement, soit précisément celui qui a été et est encore le moins chrétien. Par l'effet d'un rapprochement purement géographique, ce furent les Grecs qui gagnèrent les russes à la religion du Christ. Soumis à l'influence des patriarches de Constantinople qui leur envoyaient des évêques, ceux-ci s'associèrent d'abord à toutes les destinées de cette église et subirent les déplorables conséquences de son schisme. Lorsque la victoire de Mahomet II eût anéanti la puissance des Paléologues, la juridiction des patriarches sur la Russie, naturellement incertaine et précaire à raison des principes schismatiques au nom desquels elle s'exerçait, se trouva encore affaiblie de toute l'humiliation qui rejaillissait de ce désastre sur l'église grecque entière. Dès-lors les derniers liens qui unissaient Constantinople et Moscou tendirent à se rompre. Cette dernière ville, dont l'importance augmentait à mesure que la domination des Moscovites s'étendait sur les Tartares campés autour de leur pays, se transforma bientôt en métropole indépendante, et la puissance spirituelle de l'évêque qui y avait son siège passa peu à peu de ses mains dans celles du grand-duc. Une fois ce pas fait, l'église nationale fut définitivement constituée : ses limites furent les mêmes que celles de l'empire, et les sujets du prince ses seuls fidèles. Le christianisme, ainsi réduit aux proportions d'une religion locale, prit tout-à-fait l'aspect d'un culte de l'antiquité païenne. Attaché au sol et dépendant des institutions politiques, il n'eut d'action que là où se manifesta celle du pouvoir, et aida, par une sacrilège consécration, à tous les crimes de la tyrannie. La *Sainte Russie* fut l'expression que, dans leur stupide orgueil, les prêtres russes adoptèrent afin de voiler l'ignominie de leur servilité, et il résulta pour les masses, de la confusion des deux puissances et des deux ordres spirituel et temporel, que le catholicisme a toujours maintenus distincts et séparés, un instinct si profond d'obéissance passive et absolue que, chez aucun autre peuple, le despotisme ne s'abandonna jamais aux épouvantables excès qui ont déshonoré la domination des czars. Parmi tous les exemples que l'on pourrait citer à l'aide de cette assertion, le règne de Jean le Terrible est particulièrement mémorable.

Pour faire connaître parfaitement le caractère de cet homme de meurtre et de débauche, il faudrait écrire l'histoire entière des vingt-quatre dernières années de son long règne qui finit en 1584. Nous ne pouvons qu'en extraire quelques particularités suffisantes, toutefois, à donner une idée du reste.

Afin de n'avoir aucune inquiétude sur la manière dont seraient exécutés ses ordres les plus sanguinaires, il avait créé une légion de sicaires esclaves de ses moindres caprices. Toujours à cheval, ils portaient attachés à leur selle *des têtes de chien et des balais*, pour annoncer qu'ils *mordaient* les ennemis du czar et qu'ils *balayaient* la Russie. Ce fut à l'aide de ces dignes auxiliaires que, sous un prétexte si frivole qu'il ne mérite pas d'être mentionné, il accomploit en pleine paix le massacre des habitans de Nowgorod, l'une des plus grandes villes de ses états.

Le 2 janvier de l'année 1470, la nombreuse avant-garde du czar entra dans cette opulente cité ; ses premiers émissaires avaient eu soin de l'entourer de fortes barrières, afin qu'il ne pût s'en échapper un seul homme. On